

Le peintre de Chevilly

Autor(en): **Cuhat-Knebel, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **56 (1918)**

Heft 18

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-213878>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse);
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 - LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
"PUBLICITAS"
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 5 50 ;
six mois, Fr. 3 — Etranger, un an, Fr. 8 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 4 mai 1918. — Le peintre de Chevilly. — La tsanson dau fretai. — Coumo y'a treint'ans. — Comment s'alimenter au mieux. — La bonne paix. — Le tournant dangereux. — Feuilleton : La Bibliothèque de mon oncle, par Rodolphe Töpffer (suite). — Boutades.

LE PEINTRE DE CHEVILLY

Il y aura demain dimanche quarante-quatre ans que mourut le peintre Charles Gleyre. Une lettre inédite de son cousin germain, M. Louis Cubat-Knebel, adressée à M. Gaudin, à Chevilly, donne sur lui des renseignements qui, pour être déjà connus en partie, nous semblent dignes d'être publiés ici à l'occasion de l'anniversaire de ce jour de deuil pour les arts et pour le canton de Vaud. La voici :

La Sarraz, le 29 septembre 1865.

Monsieur Gaudin,

Monsieur Gleyre est né à Chevilly en 1806 ou 1807. ¹ Fils de M. Alexandre Gleyre, agriculteur-propriétaire, ils étaient trois frères, le peintre était le cadet, un est mort à Lyon il y a environ trois ans, et l'autre, âgé de 24 ans, reste à Lyon, rue Impériale.

La famille tout entière a dû quitter leur village pour cause de santé du père, en 1814, pour se rendre à La Sarraz, dans la maison qui est la cure aujourd'hui; ils n'ont été propriétaires que quatre ans de cette maison, le père est mort la première ou deuxième année de leur arrivée, la mère n'a pas tardé de tomber malade et est morte la quatrième année de leur séjour, qui, hélas ! a été la dernière.

Vous voyez que ces enfants sont devenus orphelins de père et mère bien jeunes : l'aîné avait seize ans, le second quatorze, le troisième, qui est donc le peintre, douze. C'est leur oncle, M. François Gleyre, qui était à Lyon alors et qui est aujourd'hui à Chevilly, âgé de bientôt 85 ans, qui a pris soin de ces enfants, dès ce moment et tant qu'ils ont eu besoin de lui; son épouse a aussi pris une bonne part à ces soins, surtout pour le cadet, le peintre aujourd'hui, dont elle était éprise.

En 1818, en automne, cet oncle et cette tante ont fait vendre différentes choses à La Sarraz appartenant à ces enfants, et sont repartis pour Lyon avec les trois neveux, où les deux cadets ont fini leur éducation, car jusqu'à ce jour ils n'avaient reçu d'éducation que celle d'une école primaire à La Sarraz, qui alors ne possédait que ce moyen d'éducation. Les maîtres, à Lyon, ont remarqué que Charles avait déjà du goût pour la peinture; il s'en était déjà occupé pour lui-même à La Sarraz. De ce moment des leçons lui ont été données sur la peinture, avec d'autres indispensables; il a fait des progrès sensibles, et au bout de quelques années il est parti pour Paris.

En 1825 et 1826 il habitait, ou plutôt couchait, dans une mansarde d'une maison, quai des Augustins; il y entraît le soir et en ressortait le matin pour se rendre à l'atelier de peinture, ceci pour vous dire qu'il était loin d'être luxu-

rieux; son plaisir était la peinture et la lecture instructive, rien de plus! Il ne mangeait et buvait que pour vivre. Ses parents n'étaient ni riches ni pauvres; dans tous les cas, il n'est parvenu à la célébrité que par des dispositions naturelles pour la peinture, par son goût tout particulier, par le grand travail et la persévérance. S'il eût été riche, il n'y serait peut-être pas parvenu.

En 1826, il s'est rendu à Rome pour se perfectionner; il y est resté six ans, de là il est parti pour le Caire; il a beaucoup voyagé et même vécu et mangé avec les sauvages; il a donc voyagé environ trois ans pour connaître les usages, les mœurs et les coutumes des divers peuples.

Il doit être revenu en 1835 ou 1836 dans un état de santé assez déplorable, surtout des yeux, et est arrivé à Lyon, où sa tante Gleyre, dont j'ai déjà parlé, l'a soigné et fait soigner comme une bonne mère aurait fait.

Quand M. Gleyre a été rétabli, il est de nouveau reparti pour Paris, où il réside aujourd'hui et d'où il nous fait parvenir ces beaux tableaux qui lui font honneur et nous procurent un grand plaisir.

Pendant bien des années, il venait tous les deux ou trois ans revoir ses amis d'enfance à Chevilly et à La Sarraz. Il est charitable, il donne et fait faire; par exemple : il trouvait que ces bonnes femmes de Chevilly étaient trop mal en lavant les légumes et la lessive dans des bassins à l'intempérie; il a fait établir un couvert à ces bassins. Il n'a pas moins de plaisir qu'autrefois à revoir ses amis; au contraire, car, à présent, il vient toutes les années.

Pour vous faire une idée combien M. Gleyre est peu intéressé, je veux vous citer une petite anecdote.

Un bon papa de Paris disait un jour à M. Gleyre s'il voulait donner des leçons de peinture à son fils. M. Gleyre lui a répondu qu'il pouvait envoyer son fils à la salle d'étude; mais le papa voulait savoir le prix des leçons. M. Gleyre lui répondait qu'il payerait comme les autres élèves. Le papa continue en disant qu'il n'était pas riche, que des leçons d'un peintre distingué, sans doute, étaient de haut prix. M. Gleyre tournait d'un côté et le papa de l'autre; ainsi faisant ils éloignaient la réponse définitive. Enfin, le papa finit par dire : « Combien les autres élèves payent-ils ? » Et M. Gleyre répond : « Mes élèves ne payent rien, ils payent tout naturellement les toiles et les couleurs ! »

P.-S. — M. Gleyre ne parle pas beaucoup, pas en vain, assez lentement, mais il me semble qu'il parle bien et surtout qu'il se fait bien comprendre en peu de mots. A l'occasion, il aime bien à raisonner avec des antiquaires, des hommes d'énergie et des hommes instruits.

Dans le temps, chaque fois qu'il revenait dans son pays, il s'entretenait souvent avec M. le conseiller Druey, qu'il appréciait pour ses talents, car je crois qu'il parlait peu politique. Il s'entretenait aussi avec un bien grand plaisir avec M. Troyon, dans le temps qu'il avait son petit musée à Eclérens.

Il voyait dans le temps à Paris, Napoléon III mais depuis qu'il n'a plus été président, pour de préférence gouverner un empire, M. Gleyre, ainsi qu'il l'avait dit un jour au président, a cessé ses entrevues, et malgré les avances faites dès lors par Napoléon pour se réconcilier, M. Gleyre n'a pas relié avec l'empereur. Il me semble qu'il a eu tort, car l'appui de l'empereur n'aurait pas manqué d'être d'un grand appui et d'une grande importance à M. Gleyre.

Je peux parler de tout ce que je viens de dire, puisque M. Gleyre vient toujours passer quelques jours chez moi dans ses visites annuelles à ses amis, à son propre pays.

Agréez, Monsieur Gaudin, mes salutations bien sincères.

L. CUBAT-KNEBEL.

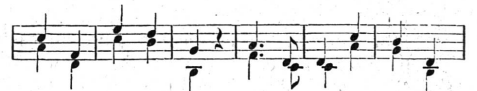
On sait que Chevilly a honoré la mémoire de son illustre enfant en adossant à son église un monument, œuvre du statuaire Raphaël Lugeon, bourgeoise de Chevilly, lui aussi. On y voit, en un médaillon de bronze, les traits de Ch. Gleyre, et en un bas relief de marbre blanc, une reproduction de la *Charmeuse*, l'une des créations les plus délicieuses d'un grand peintre. Ceux qui ne connaissent pas encore ce beau monument et qui dirigeraient leurs pas, demain, à travers les vergers fleuris de Chevilly, ne perdraient pas leur temps.

La tsanson dau fretai.

Ranz-dés-vaches de Vaulion.



1. Vai - tsé vé - ni la sai-son Yo lé va-
2. Quand c'est qué'm'én vé a-mont A-voù mé
3. No vai - tsé don ar - re - vâ Su la mon-
4. At - si vo, bon pa - i - san, Tot est bin
5. O - ra qué vo z'é pay-i, Vol-lai - vo



tsé s'én vont a - mont. Vai - tsé la pour - ra Ba-
mo-dzè, mé mo-dzons Et to - tè mè pour-rè
ta-gné po brot - tá. Med - zi bin, mè to - tè
zu tsi ho sti an? Vo ra mi - no vou - trè
no lé re - bail - li? Hé! à vou-tron grand ser-



li - za Qu'a dau la - cé tot plein lo seil - lon,
va - tsé, N'é ni ver - dze, ni bà - ton,
bal - lé, Qué lo li - vro sai gon - cllia,
bé - tè, Vouai - ti - lé : c'est dâo pe - sant.
vi - ço, N'é rein a vo re - fu - sâ.



Vai - tsé la pour - ra Mo - tai - la Qué n'én a
Y'é dé la sau dein ma ta - tse : Tai, Ba-
Et ré - ve - ni près dâo tsa - lé Po qu'on poues-
La Ba - li - za n'est pas mé - gre, La Mo-
To - tè lé va - tsé de per ice Sont por

¹ Gleyre est mort à Paris le 5 mai 1874.

² Il naquit le 2 mai 1806. (Red.)